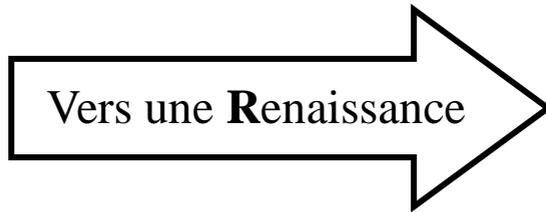


Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?



Réflexions à plusieurs mains

sous la direction de

Marc Halévy

Editions
M
Laurence
MASSARO

Retrouvez l'ensemble des parutions des Editions Laurence Massaro sur :

www.editions-laurencemassaro.com

Déjà paru dans la même collection :

Qu'est-ce qui nous arrive ? Peut-on encore choisir notre avenir ? sous la direction de Marc Halévy, collectif auteurs, juin 2016.

Collection : *Qu'est-ce qui arrive à... ?*

ISBN : 978-2-9547509-7-2

© Editions Laurence Massaro, 2016

84250 Le Thor

Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite (article L 122-4 du Code de la propriété intellectuelle) et constitue une contrefaçon.

Remerciements à tous les auteurs pour leur participation à ce nouvel ouvrage collectif.

Je tiens particulièrement à exprimer toute ma gratitude à Marc Halévy pour son soutien, sa confiance et son aide précieuse tout au long de la réalisation de ce livre.

Note de l'éditrice et de Marc Halévy

A la suite du précédent ouvrage *Qu'est-ce qui nous arrive ? Peut-on encore choisir notre avenir ?* Marc Halévy et moi-même avons décidé de créer une collection intitulée « Qu'est-ce qui arrive à... ? » avec ce même esprit du collectif d'auteurs, le même format et un prix abordable. Chaque ouvrage proposera d'explorer un thème précis particulièrement cher aux auteurs et qui apportera aux lecteurs une belle entrée en matière à réflexion sur nos interrogations actuelles.

Ce deuxième ouvrage *Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ? Vers une Renaissance* s'inscrit bien évidemment dans cette collection avec de nouveaux auteurs. Nous souhaitons qu'elle devienne l'un de vos plus fidèles compagnons de lecture et de cheminement.

PROLOGUE

Quel tissu européen ?

Marc Halévy

L'Europe doit devenir un véritable réseau, c'est-à-dire un ensemble de nombreuses entités de petite taille, autonomes, fédérées par un projet commun fort, portées par un processus d'accomplissement, en interactions mutuelles permanentes, engagées dans la réalité du monde, moteurs des mutations paradigmatiques et des valeurs émergentes...

L'Europe doit devenir un réseau parce que le modèle pyramidal encore en vigueur, trop souvent, est, par construction, trop lent et trop lourd face à un monde réel où la densité et la vitesse des interactions ont été multipliées par mille en moins de cinquante ans.

L'organisation de l'Union européenne actuelle est clairement une pyramide de pyramides (les États) qui sont elles-mêmes des empilements de sous-pyramides (les régions, provinces ou *Länder*) faites de sous-sous-pyramides. La France appelle cela un « millefeuille ».

Ce type d'organisation, inspiré des structures et procédures militaires d'antan, constitue l'ossature bureaucratique de tous les dinosaures fonctionnaires, publics comme privés. Il a prouvé son inefficience radicale devant les questions que posent la

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

globalisation des problématiques (l'effondrement climatique, les pollutions, les migrations, la destruction de la biodiversité, la redistribution des cartes géopolitiques) et la vitesse des émergences (la révolution numérique, le terrorisme salafiste, Al Qaïda et le Califat, les pandémies, les catastrophes naturelles).

Sans épiloguer sur la théorie, rappelons que l'arborescence linéaire (c'est le nom mathématique des organisations pyramidales), en minimisant le nombre des relations entre acteurs, est certes économique mais ne peut être efficace que dans un univers lent, stable et tranquille. Elle est la structure la plus pauvre en liens. Un monde effervescent comme le nôtre appelle des organisations et des structures beaucoup plus riches en liens que la mathématique appelle des « réseaux » (cf. *Réseaux - L'autre manière de vivre* - Oxus - 2014).

Au cœur du changement de paradigme que nous vivons, à l'échelle mondiale, tout ce qui reste pyramidal est condamné à disparaître... par sélection naturelle du « moins apte ».

L'Europe doit donc devenir un véritable réseau, c'est-à-dire un ensemble de nombreuses entités de petite taille, autonomes, fédérées par un projet commun fort, portées par un processus d'accomplissement, en interactions mutuelles permanentes, engagées dans la réalité du monde, moteurs des mutations paradigmatiques et des valeurs émergentes.

Cette phrase contient dix idées que nous allons développer dans les paragraphes qui suivent.

1 - L'Europe : un véritable réseau

Au contraire des constructions pyramidales qui sont statiques, rigides et mécaniques, le réseau est un mode de vie et de travail

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

qui doit être dynamique, agile et souple, et organique.

Le modèle métaphorique n'est plus la machine bien huilée, conçue par de brillants ingénieurs, mais plutôt un organisme vivant qui se développe de l'intérieur, en accumulant, dans la mémoire collective, des savoir-faire, des savoir-vivre, des savoir-penser, des savoir-ressentir que l'on appelle « civilisation ».

Si l'on veut bien suspendre la parenthèse moderne qui a vu émerger les modèles mécaniques, les institutions bureaucratiques, les États nationalistes et les sciences technologiques, et prendre du recul, on verra sans peine que l'Europe a toujours été un réseau dynamique de terroirs particuliers, de langues vernaculaires, de cultures locales. Et le juif que je suis n'a aucune peine à reconnaître que ce réseau hétéroclite puisait son unité dans le christianisme.

L'Europe, c'est d'abord un réseau construit sur l'idée chrétienne. Mais pas seulement, car cette chrétienté fut, dans sa chair même, porteuse de la sagesse grecque et de l'ordre romain.

Le monde anglo-saxon, lui, quoique très chrétien, ne connaît ni la sagesse grecque, ni l'ordre romain, et ne s'y reconnaît nullement, alors que le monde germanique a absorbé cette sagesse mieux que quiconque, au point d'avoir fait de l'Allemagne la seconde patrie de la philosophie et de la métaphysique.

Le morcellement de l'Europe et sa fragmentation en États jaloux de leurs frontières est la conséquence de la montée des nationalismes durant la seconde moitié du 19^e siècle, en réponse à l'impérialisme napoléonien, lui-même réponse au terrorisme robespierriste.

Il suffit de relire Stefan Zweig (*Le Monde d'hier - Souvenirs d'un Européen*) ou Julius Evola (*Révolution contre le monde*)

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

moderne) pour comprendre que ces nationalismes furent non seulement la cause profonde de la guerre de 1870 et de deux guerres mondiales mais surtout le moteur d'un impérialisme technologique et économique mené, tambour battant, par les États-Unis d'Amérique dès la fin de la « Grande Guerre », honteusement bâclée en 1918.

La création de l'espace Schengen, établi entre 1985 et 1990 et étendu en 1999 par le traité d'Amsterdam, n'était, au fond, qu'un retour à une perméabilité totale des frontières intérieures entre pays membres – et non membres pour certains – de l'Union européenne.

Comme le disait souvent mon père : « Les frontières ne sont que les cicatrices de l'Histoire ». Elles n'ont aucune signification profonde. Elles sont juste la morène laissée sur le sol par l'avance des glaciers étatiques, c'est-à-dire l'ambition personnelle et la mégalomanie de quelques-uns au détriment de tous.

La Suisse – la Confédération helvétique, vaudrait-il mieux dire pour ce propos – est un bel exemple de fonctionnement en réseau. Les cantons y détiennent une réelle autonomie et le gouvernement fédéral n'y intervient que par exception, en appliquant à la lettre, depuis fort longtemps, le grand principe du fonctionnement en réseau : le principe de subsidiarité.

Je suppose qu'il ne viendrait à l'idée de personne de nier la réalité démocratique, l'efficacité économique, la conscience écologique et l'unité patriotique de la Suisse, malgré sa mosaïque de cantons et de vallées, ses quatre langues (sans compter les patois et dialectes). Il faudra s'inspirer de la Suisse, pour ces sujets.

2 - L'Europe : de nombreuses entités de petite taille

Un réseau est, avant tout, un organisme global dont les organes sont des entités locales.

Aujourd'hui, l'Union européenne est un assemblage mécanique de pyramides bureaucratiques dites souveraines. Les États qui la constituent ne jouent, que la carte de leurs intérêts nationaux ; partout, l'Europe est devenue le bouc émissaire au profit de leurs électoralismes démagogues. Quoi qu'il advienne ou son contraire, c'est la faute de l'Europe, de Bruxelles, des fonctionnaires technocrates... alors qu'en réalité, toutes les décisions sont prises par les politiciens nationaux, le plus souvent en dénaturant complètement les dossiers et les études préparatoires qui en sont les fondements. Ces politiciens conspuent les décisions qu'ils ont eux-mêmes prises. Ce qui est vrai à Bruxelles ne l'est plus à Paris, et vice versa.

Un des problèmes cruciaux dans le domaine des organisations en réseau est de définir la taille optimale de leurs entités constitutives.

La théorie veut qu'une communauté de vie ne puisse survivre de façon harmonieuse et cohérente que si tous ses membres se connaissent personnellement et suffisamment pour que l'enthousiasme et le projet commun puissent y prospérer et maintenir les liens au meilleur niveau de solidité et de profondeur.

Une communauté de communautés ne tiendra, de même, qu'en deçà de 50 communautés de vie, donc de 2 500 personnes. Le raisonnement, ainsi, nous conduit à n'utiliser que les puissances de 50, c'est-à-dire : 50 personnes au niveau de la communauté de vie, 2 500 au niveau du village ou du quartier, 125 000 au

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

niveau du canton, 6 250 000 au niveau de la région et 312 500 000 pour l'ensemble européen.

Quelque théoriques que soient ces chiffres, ils indiquent néanmoins des ordres de grandeur qui correspondent bien à la réalité vécue des faits sociétaux.

Tout ceci suggère donc que la taille optimale d'une entité au sein du réseau européen devrait avoisiner les six millions de personnes, ce qui est bien l'ordre de grandeur des « régions » administratives françaises, des deux communautés linguistiques belges, des *provincias* espagnoles, des *Länder* allemands, etc. Ce n'est évidemment pas un hasard.

En revanche, l'État national, lui, n'a plus aucun rôle à jouer sauf pour les « petits pays » dont la taille est celle d'une entité (Danemark, Finlande, Slovaquie, Norvège, Irlande, etc.).

Il faudra donc repenser l'Europe territoriale comme un réseau d'une cinquantaine d'entités régionales autonomes agrégées au sein d'une confédération unie et intégrée.

3 - L'Europe : des entités autonomes

Le réseau repose sur l'idée centrale de l'autonomie de ses entités. Il s'agit bien d'autonomie et non d'indépendance (ou de souveraineté nationale comme on s'en gargarise par les temps qui courent). Il n'y aura plus d'États nationaux. Il n'y aura plus d'indépendance nationale. Il n'y aura plus de souveraineté nationale. Il y aura des régions cohérentes et cohésives, autonomes, fédérées au sein de l'Union européenne.

Chaque entité/région se définira elle-même comme un territoire naturel (cohérence territoriale, écologique et économique) et comme un territoire culturel (cohérence linguistique, historique

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

et civique). L'exemple de la Confédération helvétique est là pour suggérer la voie, mais aussi celui des États-Unis d'Amérique qui, eux aussi, sont une fédération d'États autonomes ayant chacun leurs singularités, ce qui n'empêche nullement les États-Unis d'être une immense puissance économique, financière, militaire et monétaire.

Il semble essentiel de bien clarifier la notion d'autonomie. Étymologiquement, être autonome, c'est être maître de ses propres lois, de ses propres manières d'être et de vivre. Mais l'autonomie ne peut se concevoir que dans l'interdépendance avec les autres. Le couple autonomie et interdépendance se place tout à l'opposé des notions classiques d'indépendance et de souveraineté.

On est autonome lorsque l'on est maître du « comment » mais pas du « pourquoi » (le passé, sa mémoire et ses contraintes), ni du « pour quoi » (le futur et le projet collectif qu'il suppose).

Chaque entité doit contribuer efficacement au projet collectif du réseau, elle le fait selon ses propres compétences, talents, préférences, méthodes et mentalités.

En somme : dites-moi ce que vous attendez de moi, mais, surtout, ne me dites pas comment je dois faire ; ça, c'est mon affaire. Voilà toute l'idée d'autonomie au sein d'un projet global fédéral.

Chaque région de la future Europe sera, elle-même, une confédération de cantons autonomes (d'environ 125 000 personnes) à l'image de la Confédération helvétique, sur le même schéma, selon les mêmes modalités. C'est au niveau de ces cantons que la vie politique s'enracinera et que la liberté démocratique s'établira (lire, sur ce point, mon épilogue à ce travail collectif).

4 - L'Europe : une fédération

Puisque tout réseau est un ensemble d'entités autonomes, il faut bien qu'il y ait, au cœur de ce réseau, une bonne raison pour que ces entités y demeurent attachées. Quel est donc le liant qui fera de cet ensemble apparemment hétéroclite un vrai réseau systémique et organique, solide, cohérent, cohésif et durable ?

Depuis toujours, on sait qu'une communauté, quelle qu'elle soit, ne tient ensemble que par deux liants : l'héritage collectif du passé, le projet collectif d'avenir. Concentrons-nous, ici, sur ce premier liant qui nous enrachine dans notre mémoire commune. Nous verrons l'autre liant, le projet commun, dans le point suivant.

Génétiquement parlant, la paléanthropologie nous apprend (cf. *Révolution dans nos origines*, sous la direction de Jean-François Dortier, Editions Sciences Humaines, 2015) que les Européens sont les descendants d'un hybride entre *homo sapiens* du Sud (*homo* africain, à peau sombre) et *homo neanderthalensis* du Nord (à peau claire), alors que les peuples asiatiques sont aussi les descendants du même hybride mais métissés avec d'autres souches comme *homo denisova* ou *homo floresiensis*.

Culturellement, les Européens sont, pour la plupart, des descendants de ces peuplades indo-européennes appelées les Celtes qui ont occupé du 8^e au 3^e siècle av. J.-C. tout le territoire de l'Oural à l'Irlande, et du nord de l'Allemagne à la Galice ibérique.

Cette racine celtique est encore très présente, non seulement dans les langues européennes, mais encore, de façon moins apparente, dans mille éléments de notre vie quotidienne... ne

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

serait-ce que pour ceux qui portent des pantalons, descendants des braies celtiques.

Puis vint le miracle grec. Miracle plus oriental que continental, d'ailleurs, puisque la philosophie grecque naquit en Ionie, à l'ouest de l'actuelle Turquie, sous forte influence chaldéenne ; elle s'exporta ensuite, de là, vers le sud de la botte italique, dans la région d'Elée, pour n'atteindre Athènes qu'un peu plus tard. Cette pensée grecque qui ensemença toute la culture et la philosophie européennes, fut précédée par une mythologie somptueuse (d'origine indo-européenne, cousine des mythologies indienne, celtique ou germanique), portée par Hésiode ou Homère, qui est encore très présente dans tous les mythes d'Europe, mais aussi dans la vie quotidienne, dans nos expressions, maximes et dictons, dans le nom des jours de la semaine, dans le nom des planètes, etc.

Le nom même d'Europe en vient en droite ligne : Europe était la fille d'Agénor, roi de Tyr, et la sœur de Cadmos. On raconte que Zeus, sous la forme d'un taureau blanc, l'enleva sur l'île de Crète et eut de ses amours coupables avec elle un fils, Minos, qui devint roi de Crète et fonda la civilisation minoenne au deuxième millénaire d'avant l'ère vulgaire.

Europe vint donc d'Orient (Phénicie) et fonda, par son fils, la culture européenne née en Crète avant de devenir grecque.

Puis advinrent le royaume, puis la république, puis l'empire de Rome. Première réalisation d'une Europe, unie par la *pax romana* et la citoyenneté d'empire, par l'ordre logistique des villes, garnisons, chaussées et aqueducs, et par l'ordre juridique des codifications encore en usage dans nombre de pays européens (France, Allemagne, Italie, Espagne... où le droit romain est encore en application, sous des versions légèrement modernisées).

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

La rencontre entre cette pensée morale latine et la foi mystique juive donna le christianisme qui, dès le 4^e siècle, commença à devenir la religion commune, sous forme orthodoxe ou catholique, de beaucoup de régions d'Europe. Le protestantisme, issu de la tradition germanique, compléta le tableau de ce christianisme européen qui s'exportera, au fil des siècles, vers les deux continents américains, plutôt protestant au Nord, plutôt catholique au Sud.

Cette christianité est encore un élément essentiel de l'identité européenne.

Passons rapidement sur la deuxième unification européenne, héritière de l'Empire romain : l'Empire carolingien sur lequel nous reviendrons dans notre épilogue.

Passons aussi sur l'Europe des ordres monastiques et des monastères romans qui fut une Europe au plein sens du terme, une Europe réticulée dont les nœuds multiples et glorieux se rassemblaient dans une langue commune et unique, le latin, et dans une foi commune et unique, celle en la rédemption par Jésus-Christ.

Passons encore sur l'Europe des cathédrales gothiques, lieux multiples mais unifiés dans le souci du salut des âmes.

Cet inventaire de l'identité européenne n'est certes pas exhaustif. Mais il donne une idée claire et riche de tous ces socles superposés qui constituent, aujourd'hui plus que jamais, le fondement même de la profonde personnalité de ce peuple européen qui, étonnamment, se cherche encore et se demande qui il peut bien être.

Génétique *sapiens/neanderthalensis*. Langues celtiques. Mythologies indo-européennes. Philosophie grecque. Ordre et droit romains. Foi chrétienne. Empire carolingien. Cathédrales gothiques.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

C'est la Modernité qui, à partir du 17^e, mais surtout aux 19^e et 20^e siècles, déchira l'Europe, jusque-là unie, unique, unifiée.

La voilà l'identité européenne ! Le voilà notre héritage commun ! La voilà la première des deux sangles qui nous lient !

5 - L'Europe : un projet fort qui fédère

La seconde sangle n'est pas à chercher dans le passé d'une si belle mémoire commune, mais dans le projet d'avenir que nous devons proposer et construire.

Quel avenir commun pour tous les Européens ?

Pour répondre à cette question, plusieurs tendances lourdes doivent être prises en compte.

La première constate la fin de ce que l'on a appelé la mondialisation et qui n'était, en fait, que l'américanisation du monde commencée dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ses mots-clés étaient : industrialisation, financiarisation, démagogisation, médiocrisation, démoralisation... le tout dans un mépris profond pour l'écologie, pour l'intelligence et pour la diversité culturelle. Les trois grands foyers de résistance, depuis longtemps, mais encore aujourd'hui, contre cette américanisation du monde sont : la Russie, la Chine et l'Islam chiite (surtout l'Iran), ennemis jurés et éternels de l'oncle Sam qui, avec cynisme, fomenté complots, alliances et guerres absurdes à leur encontre. Et l'Europe, depuis 1945, n'a fait que tomber dans le panneau. La désaméricanisation de l'Europe est, aujourd'hui, un enjeu stratégique prioritaire. Les États-Unis ont tout fait pour affaiblir l'Europe. Il faut que cela cesse. Il faut jeter l'OTAN, le TAFTA et tout ce fatras dehors. Il faut que l'Europe construise d'urgence son autonomie radicale :

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

monétaire, commerciale, numérique, diplomatique, militaire... Ses alliances naturelles vont vers la Russie, l'Iran et la Chine. Les États-Unis sont l'ennemi à rejeter à la mer. Il ne faut plus leur laisser croire qu'ils sont les gendarmes du monde et les gardiens de la démocratie ni leur permettre de faire et défaire des régimes, des guerres et des complots un peu partout dans le monde, en fonction de leurs intérêts militaires et financiers.

La deuxième tendance lourde consacre cette désaméricanisation au travers de vastes mouvements de continentalisation des économies et des cultures. Le monde de demain sera un réseau de continents : l'Afrique noire, l'Islam arabe, la grande Chine, la grande Inde, la Russie (temporairement), l'Océanie anglo-saxonne, l'Amérique du Nord (sauf peut-être le Québec), l'Amérique du Sud (encore une victime de l'américanisation forcenée) ... et l'Europe.

Si l'Europe se délite et retourne aux jeux désuets des États-nations souverains, elle ne sera plus qu'un terrain de jeu pour les intérêts des États-Unis, de la Chine et de la Russie, et un terrain d'immigration pour les mondes islamique et noir-africain.

La troisième tendance lourde porte le nom de « révolution noétique », c'est-à-dire ce constat essentiel que le moteur profond de toute l'évolution humaine est l'intelligence, sous toutes ses formes : conceptuelle, logique, intuitive, émotionnelle, relationnelle, spirituelle ou manuelle.

Il ne s'agit pas de ce leurre qu'est l'intelligence artificielle dont les Américains nous rebattent les oreilles (tout comme les fleurs artificielles ne sont pas des fleurs, les intelligences artificielles ne sont pas des intelligences). Il s'agit de l'intelligence humaine. De toutes les intelligences humaines. La promotion de cette intelligence est la très exacte définition de la révolution noétique qui est en cours. Avec sa vaste et profonde tradition intellectuelle, l'Europe est au centre de cette révolution

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

noétique. Avec en tête de file, les Américains dont l'inculture, l'ignorance et l'inintelligence ne sont plus à démontrer, les autres continents ne font pas le poids. Les vieilles civilisations de l'intelligence étaient la Chine et l'Inde. L'Inde en a gardé de beaux vestiges dans les castes supérieures ; la révolution culturelle de Mao a saccagé toute l'intelligentsia chinoise.

Europe, Inde et Chine seront les moteurs de la révolution noétique contre la barbarie démagogique sous toutes ses formes. Encore faudra-t-il que l'Europe se définisse comme tel.

La quatrième tendance lourde porte sur l'écologie, qui est le plus grand défi vital que l'humanité a à relever. Toutes les ressources non renouvelables s'épuisent à grande vitesse, et les ressources renouvelables suffiront à peine pour la survie de deux milliards d'humains. Il faut que cessent d'urgence le pillage et le saccage de la nature. La technologie peut améliorer les rendements d'exploitation de la nature, mais elle ne peut rien contre son épuisement irréversible. Le terme « développement durable » est une escroquerie intellectuelle : dès lors qu'il y a développement, il y a épuisement des ressources qui rend la durabilité impossible. Il faut cesser de se gargariser de mots. A l'échelle mondiale, le problème n'est pas la technologie (qui, comme le reste, est soumise aux lois naturelles) mais bien la démographie.

L'Europe – qui porte la responsabilité de l'industrialisation mondiale de l'économie – doit montrer l'exemple des pratiques de frugalité – dans toutes les dimensions de la vie – qui est la seule réponse à l'épuisement des ressources. Frugalité : simplification, désencombrement, végétalisation, économie de la vie...

6 - L'Europe : un processus d'accomplissement

Pour le dire en un peu de mots : l'heure n'est plus à la consommation de l'autre, mais à l'accomplissement de soi.

C'est d'une révolution que nous avons besoin, mais non d'une révolution extérieure, collective, sociale et politique ; nous avons besoin d'une révolution intérieure, personnelle, spirituelle et initiatique. Ce que le grec appelle une *métanoïa*, et le religieux une conversion.

Le problème de l'humanité est initiatique, spirituel, intérieur, intime... C'est chaque homme qui doit se révolutionner.

Pour le dire autrement, parallèlement à la révolution noétique qui vise la promotion de toutes les intelligences, il nous faut une révolution spirituelle profonde. Il ne s'agit aucunement d'un retour au religieux, et encore moins aux religions institutionnalisées. Pour le dire sans fard, notre époque signe la fin de l'ère chrétienne entamée à Nicée par Constantin et dominant les trois derniers cycles paradigmatiques (celui de la gothicité et de la foi, celui de la féodalité et du salut, celui de la modernité et du progrès).

Le constat est imparable : les spiritualités fondées sur un Dieu personnel, étranger à l'univers, immuable et parfait ne tiennent plus, ni métaphysiquement, ni intellectuellement, ni mystiquement, ni spirituellement.

Ce sont les spiritualités de l'immanence, venues d'Asie, qui, aujourd'hui, parlent aux âmes occidentales : védantisme, yoguisme, shivaïsme, bouddhismes, zen, t'chan, taoïsme, etc., et leurs pratiques de la méditation, de l'étude, de la prière, du rite.

« Dieu est mort », disait Nietzsche. C'est du Dieu personnel du christianisme qu'il parlait.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

Derrière ce qui pourrait paraître des modes, mais qui n'en sont pas, c'est d'une révolution métaphysique qu'il s'agit : le passage des métaphysiques de l'Être (Parménide, Platon, Descartes, Kant...) aux métaphysiques du Devenir (Héraclite, Aristote, Hegel, Nietzsche...). Le passage de l'ontologie à la cosmologie. Le passage de l'extériorité religieuse à l'intériorité spirituelle. Le passage de la réponse à la question. Le passage du but déterminé au cheminement savouré.

L'Europe peut et doit devenir ce continent où l'accomplissement en plénitude de chacun est la priorité absolue. Il ne s'agit plus de viser la réplétion, l'abondance et le confort matériels, l'avoir et le paraître. L'Europe doit placer l'accomplissement en plénitude, de chacun et de tous, du Tout et de toutes ses parties, de sa nature et des natures, en priorité absolue.

Les « notations » de Standard & Poor's n'ont franchement ni sens ni intérêt.

7- L'Europe : un tissu d'interactions permanentes

L'Europe ne sera pas une mosaïque statique et cloisonnée d'une cinquantaine de régions. Elle sera un réseau d'échanges permanents et d'interactions continues.

Il faut viser la fluidité, la souplesse et l'agilité. La suite logique de la désétatisation sera aussi la déréglementation. L'ère de la charité et de l'assistanat est révolue. Chacun doit redevenir maître, artisan et responsable de sa propre existence. De nouvelles solidarités doivent être inventées qui soient libres, électives et sélectives, libérées des monopolisations par les États.

Pour le dire autrement, un réseau étant un vaste organisme

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

vivant, il doit, pour survivre et bien vivre, être habité de flux circulant sans cesse. Il faut qu'il y ait le moins possible de freins ou d'obstacles à ces flux vitaux.

Je réclame donc, pour l'Europe, la mise en place d'un libéralisme authentique et généralisé. Mais ce disant, je souhaite faire un distinguo radical entre ce libéralisme authentique et le financiarisme américain que d'aucuns – à gauche, surtout – taxent erronément d'ultralibéralisme.

Il ne s'agit nullement de libéralisme ; il s'agit seulement d'une collusion honteuse entre les États, les banques et les bourses visant à produire de la fausse richesse et à flatter artificiellement des indicateurs de prospérité, aussi fallacieux que ridicules (le PIB, entre autres).

Le libéralisme est l'autre nom de la chasse radicale à tous les étatismes, à toutes les bureaucraties, à tous les fonctionnarismes, à tous les démagogismes. Il ne s'agit pas de prôner l'anarchie ou de conduire un nouvel anarchisme. Le libéralisme ne craint nullement les lois et les règles, pourvu qu'elles soient minimales.

Le libéralisme tend à rendre à chacun la liberté et la responsabilité de sa propre existence.

8 - L'Europe : un engagement dans le réel

Par engagement dans le Réel, il faut entendre le rejet radical de tous les « idéaux », de tous les idéalismes et de toutes les idéologies. Prendre le Réel tel qu'il est et tel qu'il va. Après avoir été le terrain des guerres de religion pendant des siècles (les 16^e et 17^e), l'Europe est devenue le champ de bataille des idéologies (aux 18^e, 19^e et 20^e siècles). Il faut que cela cesse.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

Tant qu'il y aura un seul homme pour penser qu'il détient les clés d'un monde idéal, il y aura un ferment insidieux et purulent de totalitarisme, de violence et de guerre.

Il n'y a pas de monde idéal. Il n'y a pas d'idéaux ; il n'y a que des phantasmes. Il n'y a que le monde tel qu'il est et tel qu'il va. Ceux qui n'en sont pas contents – et il y en aura toujours – n'ont qu'une seule issue : se changer eux-mêmes et laisser le monde réel en paix.

Le mahatma Gandhi, peu suspect de bellicisme, en avait fait sa devise : « Sois le changement que tu veux voir dans le monde. »

La seule chose qu'il faille et que l'on puisse réformer, c'est soi-même.

Tous les prétendus « idéaux » – à commencer par ceux des « Lumières » qui ont intoxiqué le monde occidental – sont des leures.

Liberté ? Chacun est toujours absolument libre dans son intériorité.

Égalité ? Rien n'est jamais l'égal de rien ; tout est différent de tout ; chacun est soi et doit tout faire pour le rester.

Fraternité ? Laquelle ? Celle des frères maçons, celle des frères franciscains, celle des frères musulmans ? Pour être frères, il faut avoir un père et une mère en commun. Que cette mère commune soit enfin l'Europe. Quant au père...

L'Europe a vécu sur des idéaux depuis des siècles et, au nom de ces beaux idéaux, a engendré les pires dictatures, les pires guerres, les pires totalitarismes de l'histoire de l'humanité. Il est temps d'en finir avec les idéaux, avec les idéalismes, avec les idéologies.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

Les religions furent des idéologies. Les doctrines politiques et économiques furent des idéologies. Les systèmes sociaux et sociétaux furent des idéologies. Et tout cela a prouvé, au fil des siècles, son inanité, son inefficacité, son inutilité... sauf à faire couler le sang et à faire hurler de douleur.

C'est l'esprit idéologique lui-même qu'il faut tuer. C'est cette idolâtrie qu'il faut éradiquer. Car il n'y a aucune différence entre idéologie et idolâtrie : ce sont les mêmes mots, la même étymologie, la même infection insidieuse.

9 - L'Europe : un moteur de la mutation paradigmatique

Bienvenue dans le Réel, donc.

En voici les points-clés, aujourd'hui... Les cinq ruptures qu'il faut acter pour comprendre et piloter le changement de paradigme que nous vivons :

- Acter que nous sommes entrés dans une logique de pénurie accélérée et irréversible de toutes les ressources matérielles indispensables au fonctionnement du système humain dont la démographie doit impérativement être jugulée (si les hommes ne le font pas, la Nature s'en chargera et ce sera terrible, brutal et aveugle) ; il nous faut pratiquer la frugalité sans modération, la frugalité du « moins mais mieux », une frugalité qui permet, en même temps, des économies de moyens et une meilleure qualité de vie ; il nous faut réinventer la joie de vivre dans la frugalité bienfaisante.
- Acter que la révolution numérique a modifié, en profondeur, toute la substance de nos relations aux autres, au monde, aux savoirs, à la connaissance, au travail... et à notre propre

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

cerveau, dont la configuration s'en trouve irréversiblement transformée ; le monde qui vient sera celui de toutes les intelligences pour lesquelles la technologie doit être un amplificateur et non un maître ; une civilisation des intelligences, de l'esprit et de la connaissance est à présent ouverte et à explorer.

- Acter que nos vieilles habitudes hiérarchiques, quantifiantes, procédurières et planificatrices sont obsolètes dans un monde toujours plus complexe, toujours plus imprévisible, toujours plus qualitatif, toujours plus hors espace et hors temps, toujours plus dans l'immédiateté ; le monde qui vient sera celui des réseaux collaboratifs, des activités nomades, de l'abolition du salariat, du développement permanent de soi, et cela signifie de nombreux nouveaux métiers à créer.

- Acter que le modèle économique encore dominant que l'on peut qualifier de financiero-industriel, est mort, rongé jusqu'à l'os par la guerre des prix bas, par le raboutage absurde des marges et par la médiocrité, voire la non-qualité, généralisée ; le seul antidote est la virtuosité personnelle et collective afin de toujours et partout affirmer sa différence, donc sa différenciation, par l'excellence des talents, des intelligences et des savoir-faire. Le facile ne vaut rien ; le facile, tout le monde peut le faire.

- Acter, enfin, que le passage de l'avoir et du paraître vers l'être et le devenir est indispensable, c'est le passage salvateur de l'extériorité à l'intériorité : la vraie vie est la vie intérieure, la vie spirituelle qui donne sens et valeur à tout ce que l'on est, à tout ce que l'on vit, à tout ce que l'on fait. Un nouvel art de vivre, avec soi-même, avec les autres et avec la Nature doit être inventé avec passion, enthousiasme, amour.

10 - L'Europe : le fer de lance des valeurs émergentes

Nous ne vivons pas une crise. Nous vivons la fin d'un modèle économique et donc la fin d'un modèle sociétal et culturel. Ce modèle moribond est américain, capitaliste, industriel, spéculatif et anthropocentrique. Voyons ces cinq caractéristiques.

Américain : le rêve américain s'achève ; le dollar ne vaut plus rien et, maintenant, tout le monde le sait ; la machine hollywoodienne de propagande est en panne ; les États-Unis ont prouvé leur arrogance aut centrée et leur inefficacité tant économique que militaire.

Capitaliste : notre époque signe la fin de l'argent-roi et du tout-marchandise ; la qualité de vie prend le dessus sur la quantité de revenus ; l'économie et la croissance cessent d'être un but en soi et sont remises au service de l'homme.

Industriel : la fragmentation extrême des marchés et l'émiettement des sociétés en « tribus » jettent à bas les fondements de l'économie de masse et des effets d'échelle ; l'entreprise qui monte est artisanale, à haute valeur ajoutée, immatérielle et non salariale.

Spéculatif : la finance s'effondre et reprend sa place de servante discrète et zélée du dynamisme entrepreneurial ; les projections sur d'hypothétiques futurs, de plus en plus incertains, cèdent le pas à la vie réelle, ici et maintenant ; l'économie réelle reprend la main et la valeur d'échange se soumet à la valeur d'usage.

Anthropocentrique : le règne de l'homme-roi, maître de la Nature, prend fin ; la Terre s'épuise et ne parvient plus à compenser les prélèvements humains ; les logiques de pénurie s'amplifient ; l'écologie n'est pas une idéologie, elle est une nécessité vitale.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

Nous vivons une mutation de paradigme. Elle est indispensable, incontournable et irréversible. Elle sera douloureuse et durera encore une dizaine d'années. L'humanité vivra l'avenir qu'elle se construira, sinon elle subira le sort qu'elle méritera. Et il ne faudra pas compter sur les institutions qui, par définition, ne visent qu'à perpétuer leur propre logique obsolète.

Qu'il me soit permis une petite méditation sur trois valeurs qui me tiennent à cœur...

La Paix

Elle couvre un large spectre qui va du « Paix au Vietnam » de mon adolescence au « Foutez-moi la paix » de mon âge mûr...

Face à elle, toute la « modernité » est portée par une logique de violence : guerre, domination, pillage, conquête, pouvoir, puissance, accaparement, appropriation, sujétion, compétition, concurrence, coercition, répression, punition, censure, vol, viol, torture, prédation, massacre, génocide, déforestation, extermination, désertification, pollution, racisme, sexisme, machisme, colonialisme, totalitarisme, dogmatisme, fanatisme, intégrisme, fondamentalisme, etc.

Il est impératif, urgent et vital d'éradiquer cette logique de violence du sein de l'humanité.

Et le pacifisme n'y fera rien : il n'est que non-violence, sœur siamoise indissociable de la violence qui la nourrit...

Il ne s'agit pas d'une négation (d'une contradiction) de la violence, mais de son éradication... de son dépassement irréversible...

Un autre logique... plutôt qu'une contre-logique...

Une logique de Vie...

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

D'un « oui » inconditionnel à la Vie et au Réel qu'elle anime...

Une logique de Pacification radicale, tant intérieure qu'extérieure.

La Liberté

Une liberté adulte, débarrassée des caprices infantiles et des délires débiles. Une liberté de choisir ses solidarités, ses appartenances et ses lieux au-delà des États, des nations et des pays.

Plus que de Liberté, c'est de libération personnelle qu'il s'agit.

Le cœur intime et ultime de cette Liberté-là est double : indépendance et détachement.

Indépendance : ne dépendre de personne et ne faire dépendre personne de soi...

Détachement : tout accomplir sans rien retenir...

L'obsession sécuritaire de la « modernité » est la plus grande adversaire de cette Liberté qui ose s'affirmer, qui ose s'assumer, qui ose se prendre en charge.

La peur, voilà l'ennemie : peur de l'autre, peur de tout, peur du temps, peur du monde, peur de la vie, peur de la mort, peur de la souffrance, peur de soi... La paranoïa générale est une vraie souffrance et je ne connais pas de paranoïaque heureux !

Le défi qu'il s'agit de relever est d'aller au bout de soi-même, au bout de ses talents et de ses élans, non contre le monde ou les autres, mais par eux, au travers des rencontres nourricières et des coopérations fructueuses.

La Nature

Il ne s'agit pas de prôner nostalgiquement un quelconque « retour à la Nature ». Il ne s'agit pas d'écologie « molle » où l'homme continue de s'arroger le droit d'exploiter la Nature, mais « avec modération ». Il s'agit d'écologie plus profonde et d'inverser les priorités en affirmant que la Vie est plus importante que l'Homme, et que l'Homme est prié de rentrer dans le giron de Mère Nature et d'y trouver une niche discrète où vivre en harmonie avec le Vivant sous toutes ses formes.

Mais il s'agit surtout de réintégrer la Vie, de réintégrer le flux du Réel dans l'ici-et-maintenant. Il s'agit de renoncer définitivement aux prétentions hégémoniques de l'Homme à être le centre et le sommet du monde et de son évolution. Il s'agit de remettre l'homme à sa place dans le monde, et non au-dessus du monde. Il s'agit de troquer l'image du guerrier contre celle du jardinier. Il s'agit de renoncer à toutes les représentations mécanistes et rationalistes d'une Nature-machine à la Descartes, et de la voir enfin comme un tissu vivant et fragile dont nous procédons totalement... Il s'agit de réinventer la frugalité !

Pour conclure

Toutes les démarches scientifiques, philosophiques et mystiques prennent leur source profonde et archaïque dans l'expérience double de la Souffrance/Tristesse (sans nécessairement de douleur physique) et de la Joie/Allégresse (sans nécessairement de plaisir physique). Le propre de l'homme est l'imagination, c'est-à-dire la capacité de se représenter un monde autre que le monde réel et d'y injecter des réponses fictives aux problématiques du Réel. Ainsi, l'expérience de la Souffrance et/ou de la Joie appelle le rêve d'un monde plein de Joie perpétuelle et exempt de toute Souffrance. À partir de là peuvent se développer toutes les cultures humaines, toutes les religions, toutes les idéologies.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

Philosophiquement, l'appétence pour la Joie et l'abjection pour la Souffrance amènent à poser la question de la Source ultime de la Joie et de la Souffrance.

Est-elle hors de soi ? Alors viennent les notions de grâce divine et de mérite moral, assorties de tous les binaires que les hommes ont inventé depuis longtemps : récompense/punition, bonheur/malheur, Dieu/Diable, justice/injustice, etc.

Est-elle en soi ? Alors viennent les notions de maîtrise, d'ascèse, de purification, de discipline, de fatalité, de destin, de karma, etc.

La Science, initialement, pense que les sources ultimes de la Joie et de la Souffrance sont surtout dans le monde extérieur qui nous entoure et elle cherche donc à comprendre la logique de ce monde extérieur afin d'y découvrir les rouages des chaînes causales qui induisent Joie et Souffrance. Elle ensemeence alors des techniques afin de brider ou de briser les chaînes causales négatives – celles de la Souffrance – et d'amplifier ou de créer les chaînes causales positives – celles de la Joie.

La Mystique, elle, à rebours, pense que les sources ultimes de la Joie et de la Souffrance sont tout intérieures et que chacun est le créateur de son Paradis comme de son Enfer. Sans nécessairement faire appel à l'idée d'un Dieu, personnel ou non, la Mystique veut remonter les rivières tumultueuses de la vie intérieure dans une quête profonde et difficile des sources ultimes. En remontant les eaux de la Vie vers l'amont, elle espère arriver ainsi au confluent où se conjoignent et commencent à se mêler les eaux de la Joie et les eaux de la Souffrance et là, prendre le bon bief, celui des eaux de Joie, jusqu'à atteindre la Joie pure, absolue, éternelle, à sa source même. Là prennent naissance toutes les ascèses d'initiation, de méditation, de contemplation, etc.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?

La philosophie, enfin, n'étant ni science ni mystique, mais les consolidant toutes deux, cherche à penser la Joie et la Souffrance en tant que concepts. Elle vise à différencier les fausses joies des vraies, les fausses souffrances des vraies. Elle voit par exemple des joies et des souffrances imaginaires. Elle voit aussi toutes les tactiques humaines pour exorciser la Souffrance par la fuite, le déni, les idoles ou la haine, ou pour créer des paradis artificiels où fleurissent les poisons du néant (la violence, la gloriole, l'argent, la drogue, le sexe..., toutes les illusions et tous les phantasmes).

Avant de conclure, une remarque s'impose : la Joie n'est pas le contraire de la Souffrance, comme la Souffrance n'est pas le contraire de la Joie.

Le contraire de la Souffrance est l'insensibilité. Le contraire de la Joie est l'ennui. Depuis longtemps, les écoles philosophiques (notamment stoïcienne, épicurienne ou bouddhique) se sont attachées à éliminer la Souffrance en pratiquant l'apathie, l'ataraxie, le détachement... ce qui mène, parfois, à l'indifférence, à l'indolence, à l'impassibilité.

Bien curieusement, aucune école philosophique ne se détache vraiment pour avoir choisi le chemin symétrique : celui de la recherche et du développement systématique de la Joie, que la philosophie nomme l'eudémonisme (à ne pas confondre avec l'hédonisme qui n'est que la course au plaisir). Il y eut Spinoza, bien sûr. Et après lui, Nietzsche. Bergson, sans doute...

La quête de plus de Joie et l'espoir de moins de Souffrance semblent bien être les moteurs ultimes de toute l'aventure humaine en ce bas monde...

Ce pourrait être le fil rouge de la construction européenne, dès aujourd'hui.

Qu'est-ce qui arrive à... l'Europe ?